

En ce mercredi dans l'octave de l'Épiphanie, consultons de nouveau le merveilleux Abrégé que Pascal a donné de la vie de Notre-Seigneur, sur ce triple mystère de l'adoration des mages, du Baptême du Christ et des noces de Cana, que la tradition conjoint, comme en témoigne l'antienne à *magnificat* des 2<sup>es</sup> vêpres de la fête.

« 9. Le 6 janvier, les Mages [...] vinrent adorer [Jésus-Christ]. Hérode, alarmé de cette naissance, craignant qu'il n'usurpât son empire, commande aux Mages de l'avertir du lieu où ils le trouveraient, mais eux, avertis par l'Ange, ne retournèrent pas à Hérode. »

Ainsi Pascal, sitôt qu'il fait mention des mages, nous transporte à Béthléem, où il arrête un instant la méditation du lecteur. Il remonte ensuite le temps de l'évangile, jusqu'à l'audience du roi Hérode, avant de revenir à la crèche au moment où les mages la quittent. Ils sont alors, écrit Pascal, « avertis par l'Ange ». Trait vraiment remarquable, puisqu'en sa faveur, Pascal s'écarte de la lettre de l'évangile, qui indique que les mages ont été *avertis en songe* ; le 3<sup>e</sup> nocturne de l'office de l'Épiphanie, que Pascal sans doute célébrait, comportait en outre un sermon de Grégoire le Grand, indiquant qu'il convenait aux seuls juifs, déjà éclairés par l'ancienne révélation, de bénéficier de la société des anges, tandis que le mystère du Christ se déclare à ces païens que sont les mages par des signes visibles, produits par un être inanimé telle que l'étoile. Or, Pascal tait entièrement la part qui revient à l'étoile dans le voyage des mages. Mais cette précision : « averti par l'ange », se rencontre par deux fois dans l'Abrégé, et c'est à propos de Joseph : la première fois pour l'instruire de l'origine divine de la grossesse de sa femme, la deuxième pour le commander de fuir en Égypte avec Marie et l'Enfant. Cette précision met en rapport les mages en rapport avec l'époux de Marie, comme avec celui qui sert le dessein du Dieu qui se cache en Jésus-Christ, de cacher Jésus-Christ même sous le voile d'une famille ordinaire, et de le dérober à l'inquisition d'Hérode.

Dans les *Pensées*, nous trouvons cette remarque, qu'il n'est que de « rares savants pieux » (L 952). La tradition relève tour à tour le paganisme des mages, mais aussi leur caractère de savants. Ce sont gens du 2<sup>e</sup> ordre, qui « ont pour objet l'esprit » (L 933). Ils s'ouvrent ici au 3<sup>e</sup> ordre, celui de la charité à quoi ils se soumettent par l'hommage de leur adoration comme savants, bien mieux que par celui de leurs riches présents, que Pascal met en oubli ; cet or recherché par les riches et les gens du 1<sup>er</sup> ordre, qui comporte aussi les rois. Ceux-là sont représentés par Hérode, dont les mages ne se jouent qu'une fois introduits dans l'ordre de la charité.

« Rares savants pieux », écrit Pascal. La manifestation de Dieu dans la 1<sup>ère</sup> Épiphanie n'est que pour quelques uns. Toutefois, quand il s'agit de peindre le Baptême, comme 2<sup>e</sup> Épiphanie, Pascal en relève le caractère public. Il emprunte la parole prononcée par le Père depuis les cieux ouverts à l'évangile de saint Mathieu plutôt qu'aux évangiles de saint Marc et de saint Luc : non pas : *Tu es mon Fils bien aimé*, mais *Celui-ci est mon Fils bien aimé*. Elle n'est pas à l'adresse de Jésus-Christ seulement, mais de « tous les peuples », écrit Pascal, afin qu'ils « connussent, par la descente visible du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ. » (17)

Et cependant, on entend bien que tous ces peuples n'étaient pas corporellement présents, mais virtuellement convoqués à recueillir le témoignage évangélique. « Celui qui avait la ressemblance de la chair de péché fut lavé par la ressemblance de baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne devait pas renaître du Saint-Esprit. » (*Id.*). On ne peut être véritablement témoin du Baptême du Christ que moyennant la foi qui va au-delà de cette double ressemblance ou apparence. Les yeux de chair ne voient qu'un homme qui se rend au baptême des pécheurs ; les yeux de la foi vont au-delà : ils distinguent, d'une part, l'institution du baptême dans l'Esprit-Saint, qui est la part des chrétiens ; et d'autre part, l'auteur du salut, qui n'a point de part, comme tel, au salut qu'il ménage dans ce mystère.

L'antienne des 2<sup>es</sup> vêpres de l'Épiphanie parle de « trois miracles », *tribus miraculis*. Or, voici comment Pascal parle de celui de Cana : « il arriva à Cana de Galilée où, sur l'avis de Marie sa mère, il changea l'eau en vin. », au n°23, et il en parle plus loin comme d'un « miracle », en effet, au n°30b. Le contraste est remarquable, entre la sobriété du miracle de Cana, et la manière dont Pascal détaille le Baptême. Le Baptême n'est pas un miracle, au sens technique : non pas une œuvre préternaturelle, passant les forces ordinaires de la création, mais une œuvre surnaturelle, du Créateur et Sauveur lui-même. Dans l'épisode des mages, ce qu'il y avait de proprement miraculeux, le mouvement de l'étoile, est passé sous silence. L'Épiphanie, comme évidence du mystère, manifeste surtout la condition de cette évidence : la grâce intérieure, ménagée à quelques uns dans l'ordre des savants, et parmi tous les peuples, qui dessille les yeux du cœur : « Ô qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse. » (L 308b)